I. I. U.
II
1303
L

N. IORGA

LES
CONFLITS BALKANIQUES

Extrait du **MONDE SLAVE**, n° 2, 1926

BIBLIOTECA ACADEMIEI REPUBLICII POPULARE ROMÂNE

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, Boulevard Saint-Germain, 108
PARIS (VI°)

www.dacoromanica.ro

II 1303 L.

Les conflits balkaniques

Leurs origines et leurs conséquences

C'est du sud-est de l'Europe qu'a plus d'une fois surgi, pour notre continent, le danger de la guerre. N'y avons-nous pas vu, hier encore, tous les éléments propres à préparer un conflit qui pouvait être l'origine des chocs les plus redoutables, gros de conséquences, qui échappaient à la prévision de ceux qui lui auraient donné naissance ? On a dû, à Genève, s'occuper de régler un différend entre deux nations balkaniques, pour un incident de frontière qui avait pris, à un certain moment, le caractère d'une double expédition, expédition grecque contre la Bulgarie, expédition bulgare contre la Grèce. En ce moment encore, d'après les nouvelles qui circulent dans mon pays, on parle d'une nouvelle action que la Grèce, soutenue par l'Angleterre, pourrait entreprendre dans ces régions, contre cette Turquie tour à tour vaincue et victorieuse. Cet angle sud-oriental de l'Europe est donc bien le pays presque classique des conflits locaux qui risquent toujours de se généraliser.

Ce n'est pas en homme politique que je veux toucher à une question si délicate : c'est en historien. Les hommes politiques ont d'ordinaire plus d'audace que les historiens. Mais, quand les historiens s'en mêlent, il leur arrive d'être plus hardis que les hommes politiques ; et si un historien fait un peu de politique, et qu'un homme politique ait été, par sa carrière, mêlé pendant de longues années à l'étude de l'histoire, il peut, de cette collaboration fortuite en une seule personne, résulter la rencontre d'une information d'historien avec un certain sens des réalités, non pas des réalités vues à travers les sources mortes, mais des réalités vécues, douloureusement vécues,

www.dacoromanica.ro

qui vous laissent le sentiment de votre responsabilité. Et s'il est vrai que, parfois, l'homme politique décide sans s'être d'abord renseigné comme il aurait été nécessaire, et que, d'autre part, l'historien peut donner des solutions qui ne se transformeront jamais en réalités, l'union de ces deux qualités peut tout de même fournir la possibilité d'atteindre, dans la mesure où le comportent de pareilles questions, cette vérité qu'on désirerait toujours saisir entière, mais qu'il faut se résigner à ne connaître que partielle, et, parfois, provisoire.

Géographiquement, le terme de « balkaniques » est assez impropre pour désigner l'ensemble de ces nations du sud-est de l'Europe. Ce n'est pas seulement à celles qui sont sur la rive gauche du Danube qu'il ne convient pas, mais aussi à celles qui se trouvent au-dessous de cette lisière danubienne, et à celles mêmes qui se reconnaissent comme balkaniques. Si on ne donne pas à l'Italie le nom de péninsule des Apennins — et il serait plus justifié pour elle que pour sa voisine de l'Est celui de balkanique — si on ne désigne pas la péninsule ibérique d'après les montagnes qui la traversent, il y a encore plus de raisons de ne pas prendre, dans la presqu'île des Balkans, le nom d'une seule sierra, d'une seule ligne de montagnes, pour en faire l'appellation de toute la région. Car à quiconque a devant les yeux la figure générale de la péninsule, il apparaît bien clairement qu'il y a là deux systèmes montagneux, l'un horizontal, qui court à travers toute la presqu'île, de son raccordement avec le Pinde jusqu'au rivage de la mer Noire, l'autre longitudinal, qui, se détachant des Alpes, s'étend dans toute la partie occidentale de la péninsule, le Pinde. Encore n'y a-t-il pas dans le premier une seule montagne, mais bien trois : à côté du Balkan, le Char-Dagh et le Rhodope. Aussi est-ce à très juste titre que l'antiquité faisait fort clairement la distinction entre la partie orientale et la partie occidentale de la péninsule. L'orientale était le pays des Thraces, qui d'ailleurs s'étendaient aussi au delà du Danube, dans la région des Carpathes, et, depuis longtemps, avaient envahi l'Asie Mineure (1). L'occidentale, celle qui n'est

(1) Il y a bien une autre théorie qui prétend que c'est de l'Asie Mineure que sont venus les Thraces : mais il est beaucoup plus probable qu'au contraire

www.dacoromanica.ro

guère balkanique au point de vue géographique, avait une autre population, les Illyres, qui non seulement peuplaient la Dalmatie et l'Albanie actuelles, se prolongeant jusqu'à la limite du continent, à l'entrée du golfe de Corinthe, mais occupaient aussi la rive orientale de la péninsule italique. A la dualité géographique de la péninsule « balkanique » correspondait ainsi, dans l'antiquité, la dualité ethnographique de deux races tout à fait différentes.

Ces observations préliminaires ne sont point un hors-d'œuvre, et n'ont point simplement pour objet de légitimer la résistance qu'opposent, par exemple, mes compatriotes roumains à l'extension de ce nom de Balkaniques à tous les habitants de la péninsule. On verra, par la suite, qu'il y a à en tirer d'utiles conséquences.

I

Je ne me propose point d'exposer l'histoire des conflits balkaniques et d'en raconter les incidents. Je puis d'autant plus m'en dispenser qu'une histoire des États balkaniques, que j'avais risquée il y a presque une dizaine d'années, vient de paraître à Paris en une nouvelle édition qui m'ôte sur ce point tout scrupule de conscience (1). Ce que je voudrais faire, c'est expliquer pourquoi ces conflits sont nés jadis et naissent encore si fréquemment, pourquoi il se produit, de temps en temps, un choc entre les différentes nationalités de la péninsule des Balkans.

N'oublions pas que, dans cette partie de l'Europe, les nations sont bien moins séparées, isolées les unes des autres que dans le centre ou l'ouest du continent ; qu'on n'y rencontre pas cet antagonisme séculaire de nationalités qui n'ont rien de commun pour la race et pour l'histoire. Ici, il existe entre les différentes nationalités un mélange qu'on peut facilement apercevoir ; il n'y a pas des colonies d'une race au milieu de masses qui

ils ont passé d'Europe en Asie Mineure, puisque, entre les Mésiens, les Gètes, les Daces, Thraces de la péninsule des Balkans, et les Phrygiens et autres populations de l'Asie Mineure, il y a non seulement parenté, mais absolue identité de race.

(1) *Histoire des États balkaniques jusqu'à 1924*, Paris, Gamber, 1925.

www.dacoromanica.ro

appartiennent à une autre ; il y a des infiltrations et des conquêtes ; mais il y a surtout quelque chose de très ancien, de fondamental, qui, par delà les apparences, donne à ces nations de la péninsule une certaine unité, unité millénaire, intime, profonde, que les phénomènes superficiels, discordes, inimitiés et conflits, ne doivent pas masquer à nos yeux.

D'où vient donc cette fréquence des chocs entre les Slaves balkaniques, Serbes ou Bulgares, les Grecs, les Turcs aussi — qui sont beaucoup moins Turcs de race qu'on ne le croit — et même parfois les Roumains qui occupent la rive gauche du Danube, les régions des Carpathes ? Pourquoi ces nations semblent-elles être de caractère plus irritable que celles du centre et de l'ouest de l'Europe ? Serait-ce que leur éducation politique est moins développée ? Y aurait-il là un reste de cette barbarie guerrière où, autrefois, une nation pouvait mettre son orgueil ? Autrefois : car aujourd'hui, pour montrer sa supériorité sur un autre, on a d'autres moyens que de s'entr'égorger : l'ancienne notion de la bravoure, de la vaillance peut très facilement faire place à une conception moins sanglante et moins inhumaine ; la concurrence entre les peuples, se poursuivre par des moyens pacifiques.

Par mes voyages, je connais personnellement une grande partie de la péninsule balkanique. Tout entière, je la connais mieux que par des voyages, dont les impressions sont toujours plus ou moins superficielles et fugitives, car j'en connais l'histoire, et non seulement depuis le XVIII^e^ et le XIX^e^ siècle, époque où les nations balkaniques se sont séparées les unes des autres, mais aussi pendant les longs siècles où elles coexistaient et collaboraient dans une unité qui, de romaine à l'origine, est devenue byzantine, puis ottomane. Ottomane, mais jamais nationale turque. Car le régime ottoman, ce n'est pas autre chose que Byzance, avec des souverains et une classe dominante d'une autre religion ; et Byzance, avec ses Grecs, n'était pas autre chose que la continuation de l'ancienne Rome, avec la différence de la forme religieuse — l'orthodoxie grecque au lieu du catholicisme latin — et de la prédominance d'autres races.

www.dacoromanica.ro

Ces nations, je les connais aussi comme byzantinologue, et je dois les connaître comme Roumain, puisque, à toutes les époques, il y a eu entre mon peuple et tous ceux-ci, qui sont ses voisins, des rapports si intimes qu'il est impossible d'écrire l'histoire de l'un quelconque d'entre eux sans toucher, à chaque moment, à celle des autres : qu'on ne peut pas suivre un courant de vie politique, ou culturelle, ou littéraire, sans devoir, en même temps, prendre chez les voisins de droite et de gauche des renseignements et des rapprochements. Or mon expérience me dit que ces nations ne sont pas plus irritables, plus nerveuses, plus chatouilleuses sur le point d'honneur que les autres : et, cependant, les conflits entre elles sont plus nombreux. Ils n'ont pas, certes, les dimensions de ceux qui éclatent entre les grandes nations, mais, pour la fréquence au moins, ils les dépassent de beaucoup.

D'autre part, l'état d'esprit général des nations de la péninsule des Balkans est bien plus satisfaisant qu'on ne serait tenté d'abord de s'y attendre. Je reçois, chaque jour, un très remarquable journal rédigé en français à Sofia, *La Bulgarie*. Ce quotidien, qui est de la meilleure facture, donne une information très large sur la vie de ces voisins de ma nation, les Bulgares. On ne peut pas le suivre sans se rendre compte très vite de l'énergie de la vie culturelle qui se développe en Bulgarie, de l'ardeur avec laquelle ce pays, après une guerre que je me permets de juger avoir été mal dirigée, et qui s'est mal terminée, travaille à regagner dans d'autres domaines le terrain qu'il a perdu. Archéologie, histoire, littérature, celle-ci riche et très variée, il y a partout un mouvement qui montre bien que l'image que l'on se fait souvent d'une Bulgarie aux aguets pour attaquer à tout moment ses voisins, leur reprendre quelques kilomètres de terrain, et venger des injures anciennes ou récentes, d'une Bulgarie hypnotisée par l'idée de la revanche, n'est pas une image fidèle.

Le développement de la nation serbe, à partir du début du XIX^e^ siècle, l'a conduite d'abord à l'autonomie, puis à l'indépendance, et enfin — aux côtés de cette grande France et des amis, de tous les amis, de la cause du droit — à la conquête de ces belles frontières naturelles qui s'étendent des confins de l'Italie, sur le Carso, jusqu'au

www.dacoromanica.ro

fond des Balkans. Ceux qui ont suivi cet admirable développement mesurent la valeur de cette noble et vaillante nation, capable de tous les triomphes dans des domaines qui ne sont pas nécessairement celui de la guerre, dans lequel, d'ailleurs, les Serbes ont une maîtrise presque incomparable, et se rendent compte que ces progrès immenses, réalisés en à peine un peu plus d'un siècle, sont dus à un effort continu sur tous les terrains de l'activité humaine. Nul homme cultivé ne peut ignorer l'essor auquel l'art serbe doit l'originalité d'un sculpteur tel que M. Mestrović. Tout historien apprécie l'importance du travail accompli par toute une école de chercheurs qui se sont inspirés des meilleures traditions de clarté de la science française, en même temps qu'ils adoptaient les méthodes de travail précis qui distinguaient la science allemande moins encore sous son aspect proprement allemand que sous sa forme viennoise. A tout moment, nous avons à utiliser d'excellents travaux de savants serbes, surtout d'historiens. Il y a eu dans ce pays trois ou quatre générations d'historiens qui, perfectionnant sans cesse leurs méthodes, sont arrivés à donner des œuvres de tout premier ordre.

La littérature serbe, tant dans les pays proprement serbes que dans cette Croatie qui ne se distingue de la Serbie que par la religion, par l'alphabet, par des particularités d'orthographe, appartient, à Zagreb, à Belgrade, à Skoplje, absolument à la même race. Cette littérature est malheureusement trop peu connue : j'ai dû, à un certain moment, chercher à me renseigner sur elle, et je n'en ai guère trouvé de moyens. Une littérature de petit peuple doit se présenter au grand public européen, dans une des langues véhiculaires internationales ; faute de le faire, elle pèche contre son propre intérêt. La littérature serbe contient d'abord la plus belle poésie épique de l'époque moderne ; elle a la plus splendide ballade du XIV^e^ siècle ; et cette littérature populaire a été pour plusieurs générations d'écrivains, en poésie, dans le roman, dans la nouvelle, dans le drame — Raguse a eu un auteur dramatique qui peut figurer parmi les plus hardis transformateurs de ce genre — l'inspiratrice et la source d'œuvres de la plus haute valeur et d'un grand intérêt.

www.dacoromanica.ro

La Grèce, elle, a sur tous ses voisins la supériorité de ne jamais avoir subi aucune interruption dans sa vie de civilisation. Elle l'a conservée pendant tout le moyen âge dans l'Empire byzantin, puis, après la disparition de celui-ci, dans les pays roumains, et même Vienne a été pendant longtemps un des centres principaux du développement littéraire et scientifique de la nation grecque. Soutenue par une bourgeoisie riche, entreprenante, au sentiment national puissant jusqu'au sacrifice, il y a eu ainsi, dans ce monde grec, toute une continuation de l'ancienne civilisation hellénique et byzantine, qui fait le plus grand honneur à cet élément essentiel du monde balkanique que sont les Grecs.

Les Turcs, par contre, employaient un idiome littéraire que le peuple ne comprenait pas, formé, en grande partie, d'éléments persans et arabes mêlés à cette langue du peuple qui, seule, est capable de donner naissance à des œuvres qui s'imposent et qui vivent. Aussi ne peut-on pas placer, à côté des chapitres d'histoire littéraire et d'histoire culturelle qui s'inscrivent à l'actif des Serbes, des Bulgares et des Grecs, un chapitre turc. Mais il faut bien reconnaître que le gentilhomme de la péninsule des Balkans, celui qui a été le chevalier de ces régions, le combattant sans peur et sans reproche, à la parole duquel on pouvait toujours se fier, dont le serment n'était pas nécessaire, dont la noblesse de cœur s'attestait par la puissance qu'avait sur lui le sentiment de la reconnaissance, c'était le Turc, non pas le renégat qui, pendant des siècles, a formé la classe dominante dans le monde ottoman, mais le vrai Turc, le Turc de race, descendant des conquérants, des pasteurs du Turkestan, des agriculteurs de l'Anatolie. Celui-là, tout en restant un grand guerrier, un inimitable conquérant, un dominateur de race, un maître né, a su presque toujours respecter les lois de l'humanité. Si la domination ottomane avait été ce qu'on dit ordinairement, c'est-à-dire une exploitation barbare et éhontée des populations chrétiennes vaincues et soumises, cet Empire aurait-il duré pendant des siècles, aurait-il encore des racines très profondes dans les provinces qu'il administre, aurait-il laissé, par exemple, dans des régions comme l'Albanie, des souvenirs durables ?

www.dacoromanica.ro

*
* *

Si ces nations sont telles que j'ai essayé de les présenter brièvement ; si, pendant le XIX^e^ siècle, il y a eu entre elles une continuelle et noble rivalité pour conquérir, non pas la parité avec les nations plus avancées du centre et de l'occident de l'Europe — ce qui eût été trop d'ambition — mais l'estime de ces nations ; si ma patrie, en particulier, ne peut pas être considérée comme une nation provocatrice, uniquement attachée à annexer des territoires et à subjuguer ses voisins, car elle a, pendant des siècles, vécu avant tout sur une doctrine populaire de paix et de légalité, sur une espèce de fraternité d'instinct et de tolérance non pas inspirée de formules philosophiques, mais jaillie directement d'un cœur ouvert à tous les sentiments de justice et de pitié — pourquoi ces conflits incessants, comme ils auraient surgi entre des peuples mauvais, dominés par une barbarie instinctive, tournés uniquement vers la guerre, la conquête, la domination, l'oppression ?

Il y a des nations nées pour le conflit, dans lesquelles survivent des instincts ataviques orientés vers la guerre. Mais nos nations du Balkan n'en sont pas ; et même quand on est arrivé à cette chose détestable, destructrice, la guerre, qui rend plus sauvage l'âme du vainqueur tout autant que celle du vaincu, quand les hostilités sont ouvertes, quand le sang coule, il n'y a pas dans nos régions une vraie haine entre les nations, cette inimitié profonde, que l'on recommande et que l'on impose si souvent aux peuples, que prêchent les journaux, qui résonne dans les proclamations, que chacun, sous une certaine suggestion répétée, se croit obligé de ressentir.

Vers 1880, une guerre déplorable met aux prises Serbes et Bulgares. Les Serbes étaient poussés par l'Autriche-Hongrie, et les Bulgares par les ambitions russes dans la péninsule des Balkans ; en outre il y avait entre le prince de Bulgarie, Alexandre, et Milan, roi de Serbie, une rivalité qu'ils entendaient décider sur un champ de bataille. Mais la plupart des témoignages qu'on a sur l'attitude des masses populaires à cette époque donnent

www.dacoromanica.ro

une image toute différente de celle des inimitiés anciennes et profondes qui séparent les races destinées à s'entre-détruire.

En 1913, j'ai assisté moi-même, comme professeur à l'Académie de guerre de Bucarest, à la campagne roumaine en Bulgarie. J'ai donc ici des impressions directes. Or il m'est arrivé de voir souvent, dans les villages, des soldats roumains, paysans, récolter le blé pour éviter ce travail à de vieilles femmes bulgares, dont les fils, leurs soutiens, étaient partis pour la guerre. Nos soldats se détachaient des rangs pour faire ce travail. J'ai vu maintes fois aussi les soldats, logés dans des maisons de paysans bulgares, tenir dans leurs bras les enfants, et embrasser ces enfants d'une race étrangère. Sans doute pensaient-ils aux leurs qu'ils avaient laissés chez eux, mais, en même temps, il y avait en eux un sentiment de profonde humanité, insensible aux notes des diplomates et aux proclamations belliqueuses des chefs d'Etat. J'ai vu, dans telle petite ville bulgare, les médecins roumains s'offrir aux malades bulgares de la localité. Je les ai vus travailler spontanément à donner un meilleur aspect à une ville un peu négligée, comme il était bien naturel au milieu des soucis de la guerre. Je n'ai jamais vu un être humain partir de lui-même au massacre, désirer lui-même assouvir des haines dans le sang du vaincu.

Mais alors — la question s'impose de nouveau — pourquoi ici ces conflits plus fréquents qu'ailleurs ? pourquoi cette appréhension continuelle des conflits à venir ? Pourquoi, pour des incidents de rien, pour un soldat qui passe la frontière et s'attaque à un groupe de paysans qu'il trouve de l'autre côté, cette effervescence qui met en émoi, comme cela est arrivé il y a quelques mois à peine, une Europe qui n'a pas seulement échappé, qui a survécu à la plus terrible des guerres que l'humanité ait jamais vues et subies ? Pourquoi, pour de si minces affaires, l'appel à des moyens de destruction qui deviennent de jour en jour plus terribles, au point que si cette progression continue, le moment viendra où une grande guerre sera le suicide de l'humanité entière ?

L'historien peut ici donner une explication qui indiquera à l'homme politique un remède aussi simple qu'efficace.

www.dacoromanica.ro

II

D'abord, dans la péninsule des Balkans, les territoires ne sont pas nettement délimités. Lorsque les frontières sont clairement tracées, même si elles séparent des éléments de même race, il est facile d'arriver entre nations à un état de voisinage stable. On pouvait se demander, par exemple, pourquoi la Transylvanie, de population en majorité roumaine et semblable de tous points aux Roumains de la vallée du Danube et des vallées étroites de la Moldavie voisine, était politiquement divisée d'avec eux, pourquoi pendant des siècles, des dizaines de siècles, il n'avait jamais été possible de réunir, en un Etat, Roumains de Transylvanie et Roumains des Principautés. C'est qu'il y avait une frontière de montagnes, visible et sensible, qui donnait aux esprits superficiels l'impression d'une barrière appelée à séparer à jamais ces éléments ethniques de même race.

Voilà un cas type, mais il est loin d'être isolé. Avant la grande guerre, il y avait dans la péninsule des Balkans, la Roumanie non comptée, cinq États : Serbie, Bulgarie, Turquie, Grèce et Monténégro. Mais où étaient entre eux les frontières naturelles ? Entre Serbes et Bulgares, il y a tout un territoire mitoyen, qui a été toujours disputé entre eux, la région de Pirot. Aujourd'hui les Serbes ont avancé et s'y sont établis, mais il y a eu un temps où les Bulgares ont cru pouvoir la conserver. La Macédoine est une région d'extrême mélange de races. Mais, même en négligeant ce point, où donc la géographie si spéciale de ce pays permettrait-elle de fixer des frontières naturelles ? Parmi toutes ces vallées capricieuses, où manquent les grands traits dominants, comment reconnaître de ces lignes de démarcation qui, même lorsqu'elles déchirent le corps d'une race, s'imposent au respect des hommes d'État, et présentent aux opérations des armées des difficultés si visiblement insurmontables que les généraux ne se risquent pas à les franchir ?

Le Pinde, sans doute, sépare la région orientée vers l'Adriatique de celle qui regarde vers l'Est. Mais, dans cette dernière, où donc découvrir de ces frontières géogra-

www.dacoromanica.ro

phiques, qui s'imposent par elles-mêmes ? Comment y faire servir les fleuves ? Ils ne comptent presque pas dans la partie nord de la péninsule des Balkans, dans le Sud, il y en a de plus importants, Strouma, Maritza, mais qui, eux non plus, ne se prêtent pas au rôle de frontières des races. Comment faire au moyen des montagnes la division géographique entre une région thrace, qu'on attribuerait à une race, et la région au nord de la Thrace qu'on considérerait comme devant appartenir à une autre? Sur un territoire où nulle délimitation naturelle, ni l'ossature montagneuse, ni le cours des rivières, n'est pas là pour dire aux peuples : « Votre avance normale et licite s'arrêtera ici, et vous ne devrez pas aller au delà, parce que vous entreriez dans un domaine disputé, et que vous risqueriez d'y perdre votre conquête », dans un pareil domaine, la géographie, au lieu d'empêcher les chocs, les provoque. Le dualisme géographique de la péninsule, et la complexité de chacun même des deux éléments de ce dualisme sont, sans aucun doute, générateurs de conflits.

A l'historien qui tente une synthèse de l'histoire de l'antiquité, une comparaison s'impose, entre l'élément italique de la péninsule italienne et l'élément thrace et illyre de la péninsule des Balkans. Il y avait des Grecs en Sicile et en Italie méridionale, et le vaste monde grec s'étendait sur la partie méridionale de la péninsule des Balkans. Derrière ces limites grecques, un monde barbare, les peuples latins de la péninsule italienne d'une part, les Thraco-Illyres de l'autre. Mais pourquoi, en Italie, les Latins sont-ils arrivés à créer une grande vie militaire, une grande vie politique — je ne dis pas nationale — qui a réussi à donner au monde une forme nouvelle et pourquoi au contraire ces Thraces et ces Illyres, nombreux, bien doués, vigoureux de corps, forts d'âme, ne sont-ils jamais arrivés à rien de semblable et d'égal ? Pourquoi la Grèce des Balkans n'a-t-elle pas subi une poussée vers l'unité, analogue à celle qui s'est exercée sur le monde hellénique de l'Italie, et qui a fini par donner au monde la forme romaine ? C'est parce que la confusion et l'enchevêtrement géographiques de la péninsule des Balkans ont empêché les Thraces et les Illyres de se réunir en une

www.dacoromanica.ro

seule nation ; dispersés dans les vallées, coupés à chaque moment par les lignes capricieuses des montagnes, ils n'ont, en dépit de leurs qualités de races, jamais été à même de réaliser l'œuvre historique qu'accomplirent avec tant de vigueur et de persévérance les habitants de la péninsule voisine à l'Ouest, l'Italie.

Mais la géographie n'est pas seule à manquer de netteté dans cette péninsule des Balkans. L'ethnographie lui ressemble sur ce point. La langue, évidemment, donne un critérium facile. Elle distingue assez précisément les peuples, sauf en Macédoine, où certaines particularités classent les dialectes dans la famille serbe, et d'autres dans la famille bulgare. Mais, presque partout, on peut dire : ici ce sont des Serbes, là des Bulgares, plus loin des Grecs, dont la langue se rapproche, sous tant de rapports, de la langue hellénique — la langue littéraire — à tel point qu'il est presque impossible de distinguer entre ce qui est hellénique et ce qui est grec moderne — le langage du peuple — par la similitude très grande des termes et des tours hérités du grec ancien et des formes modernes qui se sont créées par l'évolution ; plus loin encore, des Turcs — qui donc s'imaginerait pouvoir trouver des rapports entre le parler des envahisseurs touraniens qui se sont établis à Constantinople et dans d'autres régions de la péninsule des Balkans et les langues slaves ou grecque ? — enfin, des Roumains, dont l'idiome, dans la péninsule des Balkans, en « Macédoine », est un dialecte roman très nettement distinct de la langue de leurs voisins.

Mais en fait de races, la langue n'est pas le signe décisif. Il est, certes, très facile de mettre, d'après les langues, quelque ordre dans cette confusion apparente des nations ; mais, à y mieux regarder, on reconnaît bien vite, sous les apparences linguistiques, une réalité totalement différente.

Comment discerner, du point de vue de la race, entre Serbes et Bulgares ? Oui, sans doute, il existe une théorie très répandue, et qui a été très exploitée, surtout au moment des guerres entre ces deux peuples, pour sa force suggestive : les Serbes seraient de vrais Slaves, les Bulgares des Touraniens venus en masse pour subjuguer les Slaves.

www.dacoromanica.ro

Je connais un très respectable géographe serbe, hautement estimé et trè aimé dans mon pays aussi, qui, au moment d'un de ces conflits entre Serbes et Bulgares, marquait cette différence en disant : « Mais regardez la physionomie de ces Bulgares. Prenez dans ces tiroirs quelques photographies, et voyez ce type touranien, ces lourdes mâchoires, ces pommettes saillantes, ce front bas, si peu semblables aux nobles figures slaves que l'on rencontre en Serbie. » Or, les envahisseurs bulgares n'ont été qu'une très faible minorité, beaucoup moins nombreux que les Francs dans les Gaules, que les Lombards dans le nord de l'Italie. Ils se sont totalement fondus dans la population indigène. De quel droit alors, imposer aux Bulgares l'étiquette touranienne ? Si certains théoriciens de Budapest ont longtemps revendiqué pour eux ce titre, c'est qu'il leur permettait de ranger Magyars et Bulgares dans la même race turque, et de former ainsi, en englobant dans ce bloc les Turcs de Constantinople, une sorte de Triplice touranienne allongée de Constantinople jusqu'au moyen Danube.

Les envahisseurs, peu nombreux, se sont donc perdus au milieu de leurs sujets conquis. Or, quant au caractère de ceux-ci, rappelons-nous ce qu'a été le passé de la péninsule des Balkans ; souvenons-nous que, sur l'ancien fond thrace et illyre, il y a eu une puissante infiltration romaine. La Serbie d'aujourd'hui était, avec la Dalmatie, le territoire le plus foncièrement romanisé, et la figure de ces régions recouvre certainement un très important héritage de race romain.

Il y a quelques jours à peine, un de mes collègues français me racontait qu'Ernest Denis qui, comme Nîmois, était Romain de race, visitant Belgrade et regardant le public d'un café de la ville, s'écriait : « Mais ce sont des gens de chez nous ! » Mêmes têtes rondes, mêmes yeux noirs, mêmes cheveux foncés, même taille, rien de la sveltesse, de la légèreté slaves. Et il se pourrait bien que, sur tel territoire roumain de Moldavie, où est parlée une langue d'origine latine, l'apport de race romain soit de beaucoup inférieur à celui qui se rencontre dans cette Serbie de langue slave.

Au fond, dans toute la péninsule des Balkans, sans en

www.dacoromanica.ro

excepter les Grecs eux-mêmes, au sang desquels s'est mêlé tant de sang slave — encore que ce soit moins que ne le croyait jadis Fallmerayer, qui décrétait que la race grecque avait été entièrement remplacée par des envahisseurs slaves, jusqu'au fond du Magne et au cap Ténare — donc d'un bout à l'autre de la péninsule des Balkans, et d'ailleurs aussi sur tout le territoire roumain et même un peu du territoire russe, en Ukraine, et de la steppe magyare, où n'ont pas tout à fait disparu ni les survivances de la race des Pannoniens, voisins des Illyres, ni les vestiges de la forte romanisation de la Pannonie, c'est le même fond barbare ancestral que l'on rencontre, le fond thraco-illyre. Le même puissant flot romain s'y est étendu, et ensuite s'y sont ajoutés, en assez faible proportion, des Slaves, qui y sont la dernière vague d'invasion.

Des races nettement distinctes peuvent arriver à s'entendre et réussir à délimiter leur domaine. Entremêlées, c'est entre elles, en permanence, l'occasion de conflits.

Il faut tenir compte d'un autre fait encore. Lorsque les Turcs envahirent la péninsule des Balkans, ils y fondèrent partout des colonies ; des berges d'Asie Mineure, des *koniars* ou des *yourouks* furent établis sur la ligne du Danube, en Dobrogea, en Macédoine, en Morée même. Or, ces Turcs ont disparu en grande partie, laissant des vides que les races actuelles se sont à l'envi efforcées de combler, de quoi sont résultées entre elles de profondes rivalités. Les Bulgares qui se rencontrent dans la nouvelle Dobrogea annexée par les Roumains en 1913, sont des Bulgares d'émigration. Les bords de la mer Noire ont vu jadis des Grecs établis comme marchands, puis des Turcs en colonies destinées à garder les grandes voies de circulation. D'où cette confusion inextricable, génératrice de conflits, qui se perpétuent et s'exaspèrent parce que dans chaque nation balkanique, survit une idée ancienne et grande qui dépasse, non pas les ambitions, mais, et de beaucoup, les forces de chacune d'entre elles. Toutes, en effet, elles ont vécu sous le régime romain, puis sous le régime byzantin, après lequel l'Empire ottoman leur a donné un cadre de même forme. Aussi, dans chacun

www.dacoromanica.ro

des États nationaux d'aujourd'hui, y a-t-il une tradition inconsciente, un instinct qui survit, l'impérialisme romain.

L'idée de s'établir à Constantinople, de s'étendre sur les trois mers, et de dominer en même temps l'archipel, le Pont-Euxin et l'Adriatique, cette idée qui, au moyen âge, a jeté les uns contre les autres Serbes, Bulgares et Grecs, survit encore, aujourd'hui, chez ces trois peuples. L'insuffisance de leur éducation politique fait qu'aucun d'entre eux ne peut complètement se dégager de ce rêve médiéval, si brillant, mais si malfaisant.

Les conséquences, on les voit. Alors que la péninsule des Balkans est un organisme économique doté d'une sérieuse unité — car les anciennes routes servaient à tous ses peuples, et les ports étaient à la disposition de chacun d'eux — ses nations sont, aujourd'hui, chacune confinée, comme bloquée sur son territoire. Héritières de la Rome d'Orient, de Byzance, et pour une grande partie de la Turquie déchue, elles sont, du fait de leurs rivalités nationales — qui les privent de leur capitale jadis commune, réduite aujourd'hui à n'être qu'un point d'appui presque inutile pour les Ottomans, après la perte de leur situation européenne — hors d'état de jouir de tous les avantages géographiques que leur offrent la position et la configuration de la péninsule.

Les Roumains n'ont pas d'autre accès à la mer que sur la mer Noire, qui est une très mauvaise mer, et peut être fermée aux détroits. Les Bulgares sont empêchés par les frontières actuelles d'arriver à l'archipel : ils n'ont qu'un lambeau de côtes, sur le Pont-Euxin, tout à fait insuffisant, si le pays prend son essor économique, pour satisfaire les besoins commerciaux d'une nation énergique et forte, qui a la conscience d'être digne d'un avenir meilleur que son présent. Si la Grèce est très bien placée au point de vue maritime, il faut songer, par contre, que la Serbie est arrêtée devant ce port de Salonique où elle a une situation dont elle ne peut pas se contenter, et que, d'autre part, maîtresse de la côte orientale de l'Adriatique, elle n'est pas, dans l'état actuel de son développement économique, capable de tirer de ce littoral dalmate tous les

www.dacoromanica.ro

avantages qu'il lui offrirait s'il était mis au service d'une activité économique beaucoup plus intense, entretenue par le travail de toutes les nations de la péninsule. Les frontières gênent tout mouvement économique : toute conception économique plus vaste, qui les déborde, comporte des risques de conflit ; poussée plus loin, elle peut, à un certain moment, provoquer une guerre. Voilà les raisons du conflit, en voilà les conséquences. Mais où serait la solution ?

La Russie soviétique a mis en avant l'idée d'une confédération balkanique. Mais, sous ce rouge drapeau, ne retrouvons-nous pas des tendances que nous ne connaissons que trop pour en avoir souffert à l'époque du tsarisme aux XVII^e^, XVIII^e^ et XIX^e^ siècles. On se réclamait alors de la communauté de religion, de l'orthodoxie ; aujourd'hui on se prévaut d'une formule sociale pour atteindre le même but : et dans la détermination de ce but, le rôle principal appartient à des facteurs tout autres qre les besoins économiques de la nation russe.

On comprend que ces besoins économiques tournent la Russie vers la Baltique, où Pierre le Grand avait transporté sa capitale, et que la Russie se trouve gênée de ne pouvoir déboucher qu'étroitement et médiocrement sur cette mer. Mais la Russie méridionale n'a pas des besoins économiques si forts, ne se trouve pas dans une période d'expansion matérielle si puissante, qu'elle soit contrainte de prétendre à la possession de la péninsule des Balkans et à la domination des détroits.

Cette ambition-là est d'ordre purement politique. On ne saurait admettre qu'une nation puisse se prévaloir de son développemnt économique pour empiéter sur le domaine de ses voisins : mais encore peut-on comprendre qu'elle mette en avant une raison de ce genre. Quand, au contraire, il ne s'agit ni d'une grande civilisation dont l'essor tend à dépasser ses limites, ni, en même temps, d'une vaste expansion économique qui cherche des débouchés — les rapports commerciaux des Roumains et des nations balkaniques avec les Russes existent à peine : malgré le voisinage, les échanges de ces peuples avec la Russie ont toujours tenu le dernier rang dans leur commerce international — comment ne pas soupçonner, sous cette

www.dacoromanica.ro

philanthropie teinte d'un rouge vif, les mêmes tendances qui existaient déjà à l'époque où le drapeau jaune du tsarisme, à la faveur également d'une idéologie hypocrite, cherchait à pénétrer dans les Balkans pour les dominer et prendre possession des mers du Sud ?

Est-ce à dire que l'idée d'une entente entre les pays balkaniques doive être abandonnée ? Nullement. Après la guerre de 1913, nous avons eu un grand sentiment de satisfaction à pouvoir, deux de mes collègues et moi, par-dessus les haines à peine assouvies, par-dessus ces pacifications de surface que représentent les traités, réunir les représentants à Bucarest de toutes les nations balkaniques, dans une œuvre de civilisation commune, la fondation de l'Institut pour l'étude du sud-est de l'Europe ; et ç'a été une grande joie de voir que, dès les premiers mois, des hommes qui naguère encore étaient en guerre les uns contre les autres se rassemblaient autour de la même table pour rechercher les moyens les plus propres à réaliser une entente dans l'ordre moral.

Notre Institut a survécu aux difficultés de l'heure. Son *Bulletin* s'est transformé en une assez grande *Revue du sud-est européen*. Par-dessus tous les obstacles que la politique a mis en travers de notre chemin, nous avons toujours maintenu ces relations. Plus récemment, le premier congrès international de byzantinologie qui, en avril 1923, s'est tenu à Bucarest, avec une forte participation de savants français, sous la présidence de M. Diehl, l'éminent byzantiniste parisien, a, de nouveau, réuni les représentants des nations balkaniques, héritières de Byzance. Des Serbes ont écouté les communications faites par M. Filov, directeur du Musée national de Sofia, et M. Filov a applaudi les exposés des Serbes de Belgrade comme ceux des Croates et des Slovènes. Quand a dû être choisie la ville où se tiendrait le second congrès, Athènes et Belgrade avaient chacune ses partisans, et ç'a été une grande satisfaction de voir les Grecs, qui n'étaient pas encore préparés à accueillir le congrès, demander eux-mêmes que Belgrade fût choisie. En septembre, nous nous retrouverons donc tous à Belgrade, pour aller, de là, visiter ensemble les rives de l'Adriatique, entre autres cette admirable Raguse, qui n'est

www.dacoromanica.ro

pas seulement l'un des foyers communs de la vie de la péninsule des Balkans, mais aussi une porte ouverte sur l'Italie et l'Occident.

Le rapprochement balkanique est donc déjà accompli dans l'ordre littéraire, scientifique et moral. Il reste à le développer dans le domaine politique, et la première étape vers l'entente qui en doit être l'achèvement serait une union douanière, la possibilité d'utiliser tous ensemble tous les moyens de communication, pour former un seul groupement économique.

Naguère, cela eût fait des difficultés, parce que l'Autriche-Hongrie et la Russie, chacune de son côté, mettaient les Etats balkaniques au service de leurs fins politiques nettement opposées. Mais aujourd'hui, quelles que soient les ambitions soviétiques, elles ne disposent plus des moyens qu'avait la politique des tsars, et jamais la Hongrie actuelle, quelques armes qu'elle emploie, ne pourra reconstituer la puissance que symbolisait jadis, à la façon romaine, l'aigle bicéphale de l'Autriche des Habsbourg.

Donc plus d'excitations étrangères ; et, par suite, les nations balkaniques peuvent, demain dans le domaine économique, après-demain sur le terrain politique, se tendre la main, et transformer cette région tragique, où le sang a si souvent été versé pour des causes si futiles, la possession de kilomètres de montagnes sans aucune valeur, de terres stériles qui n'étaient sur la route d'aucun port, d'aucune ouverture vers les eaux des grandes mers. On pourra ainsi se convaincre que l'unité qui a été jadis réalisée par des forces et sous des formes étrangères, romaine, byzantine ou ottomane, peut aujourd'hui se faire durable par la fraternité de toutes les nations des Balkans.

Le tout est une question psychologique. C'est un état d'âme qu'il faut changer. Si l'on y réussit, la diplomatie changera, elle aussi, très facilement, et la politique prendra d'autres méthodes. C'est en ce sens qu'il faut travailler. Et, puisque l'atmosphère du sud-est de l'Europe, viciée par ces longues haines, est impropre à cette éducation, et puisque c'est vers Paris, la ville ouverte à tous les grands idéals de l'avenir, que se tourne en grande partie la jeu-

www.dacoromanica.ro

nesse de tous ces pays balkaniques, je désirerais que mes collègues parisiens, ceux de la Faculté de droit en première ligne, qui ont le plus grand nombre d'étudiants venant de cette région — les plus éminents et les meilleurs hommes politiques de nos régions ont coutume de se former ici — que les professeurs de cette grande Université de Paris, et de toutes les Universités de France, qui, pendant des années ont le moyen d'agir sur ces esprits, de les rendre meilleurs, de les pénétrer d'un idéal fraternel, secondent l'effort sincère que fait un groupe aujourd'hui peu nombreux, mais qui demain sera plus grand et plus fort, pour arriver à transformer cette région de haine en une région dont les peuples collaborent dans l'ordre économique comme dans l'ordre moral pour le plus grand bien de l'humanité tout entière.

N. Jorga.

www.dacoromanica.ro

1926 Troisième Année

LE MONDE SLAVE

Revue paraissant le 25 de chaque mois en fascicules in-8° de 160 pages

CONSEIL DE DIRECTION :

L. EISENMANN
Professeur à l'Université de Paris.

E. FOURNOL
Vice-président administrateur de l'Institut d'études slaves.

J. LEGRAS
Professeur à l'Université de Dijon.

A. GAUVAIN
de l'Académie des sciences morales et politiques.

H. MOYSSET
Professeur à l'Ecole de guerre navale.

LE MONDE SLAVE étudie toute la vie politique, économique, religieuse, scientifique, littéraire, des pays slaves, ainsi que leurs rapports avec leurs voisins (Allemagne, pays baltes, danubiens, balkaniques, asiatiques).

LE MONDE SLAVE est la revue encyclopédique de l'Europe centrale et orientale, instrument de travail indispensable pour l'historien, le diplomate, l'homme politique, l'homme d'affaires.

CONDITIONS D'ABONNEMENT :

I. France et pays slaves ..... 60 fr.

II. Autres pays
- 1° Ayant accepté les tarifs de l'Union postale (Accord de Stockolm)..... 80 fr.
- 2° N'ayant pas accepté les tarifs de l'union postale ..... 85 fr.

Rédaction et Administration :
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN, 108, boulevard Saint-Germain
Paris (VIe)
(Chèques postaux : PARIS 96.61)

VERIFICAT 1927

www.dacoromanica.ro